Importante Décoration

COMPOSÉE DE

SIX GRANDS TABLEAUX

PEINTS PAR

Hubert-Robert

M

Mᵉ GEORGES DUCHESNE
[illegible]
M. HENRI HARO
[illegible]

CATALOGUE

D'UNE

IMPORTANTE DÉCORATION

COMPOSÉE DE

SIX GRANDS TABLEAUX

PEINTS PAR

Hubert-Robert

APPARTENANT A M. L. F...

Dont la vente aura lieu à Paris

GALERIE GEORGES PETIT

8, Rue de Sèze, 8

Le Mercredi 13 Juin 1900

A TROIS HEURES ET DEMIE

Me GEORGES DUCHESNE
COMMISSAIRE-PRISEUR
6, rue de Hanovre, 6

M. HENRI HARO
PEINTRE-EXPERT
14, rue Visconti, et rue Bonaparte, 20

EXPOSITIONS
- PARTICULIÈRE : Le Mardi 12 Juin 1900, de 1 heure à 6 heures
- PUBLIQUE : Le Mercredi 13 Juin 1900, de 10 heures à midi et de 1 heure à 3 heures 1/2

CONDITIONS DE LA VENTE

Elle sera faite *expressément* au comptant.

Les Acquéreurs payeront CINQ POUR CENT en sus des adjudications, applicables aux frais de la vente.

Paris. — Imp. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi. — 9511-1900.



Procédé et Imp. Georges Petit

L'Embarcadère (fragment)

PRÉFACE

I

Le temps est un infatigable faiseur d'antithèses; les hommes, à l'égal des choses, lui sont des jouets, dont il varie sans lassitude le caractère d'étopée, pour le brusque plaisir des oppositions et le besoin non pas de se renouveler, mais de se recommencer. En notre siècle, nous avons vu nombre de grands seigneurs devenir financiers; au siècle dernier, on vit, ce qui était peut-être d'une portée morale plus digne d'encouragement, des financiers devenir grands seigneurs.

De ces derniers, nul n'a laissé un souvenir plus digne de durer que le marquis Jean-Joseph de Laborde (1724-1794).

Il était né d'une ancienne famille du Béarn, à Jaca, dans la province d'Aragon. Tout jeune, il avait été conduit à Bayonne, dont il devint un des négociants les plus importants et les plus riches, mais il rêvait d'autres spéculations que celles des denrées comestibles; sa fortune lui permit de toucher au commerce de l'argent et il y fut heureux; dès 1758, et souvent depuis cette date, le gouvernement fran-

çais eut recours à lui pour obtenir des emprunts et des concours financiers. Choiseul, qui passait pour s'y connaître en hommes, le fit nommer banquier de la Cour — poste dangereux s'il en fût — et lui fit accorder le titre de marquis.

Tout autre que le marquis de Laborde, autrefois commerçant à Bayonne, se fût laissé griser par les surprises d'une carrière si obstinément ensoleillée. Le marquis de Laborde fit le plus noble usage de sa fortune et du crédit extraordinaire qu'il avait conservé à la Cour, même lorsqu'il se fût retiré des affaires, en 1770. Il fit d'abord la part des humbles, des deshérités, et fut un apôtre des œuvres d'assistance. Son concours le plus dévoué était acquis à l'hospice des Enfants Trouvés ; en 1788, il voulut aider à la construction de quatre nouveaux hopitaux à Paris, et, de ce chef, y consacra 400.000 livres.

L'autre part, celle du plaisir, fut attribuée à l'art ; il voulut que ses châteaux fussent des Thébaïdes où les artistes seraient heureux de vivre et fiers de manifester leur talent ; c'est ainsi qu'au château de Meréville, Hubert-Robert, qui était de ses familiers, eut, au cours de longs mois de villégiature, de 1787 à 1788, l'occasion de faire les six panneaux décoratifs qui sont plus loin décrits. Quand je dis panneaux décoratifs, je m'exprime mal, en ce sens que l'expression pourrait être prise dans un sens restrictif, tandis qu'il s'agit d'admirables tableaux à destination seulement décorative.

II

Est-il inopportun de rappeler les origines du château de Meréville ? Voici ce qu'en dit Malte-Brun dans sa *Géographie* qu'on aurait tort d'oublier aujourd'hui :

« Meréville, à 16 kilomètres au sud-sud-ouest d'Étampes,

chef-lieu de canton de 1591 habitants, est un ancien bourg du Gâtinais, situé sur la rivière de la Juine et dont il est fait mention dans plusieurs de nos vieilles chroniques. Au commencement du XIe siècle, pendant la guerre suscitée à la mort du roi Robert par sa veuve Constance, qui voulait déposséder de l'héritage paternel Henri Ier, son fils aîné, au profit de son second fils Robert, Hugues Bardulfe, sire de Meréville, fut au nombre des seigneurs qui se liguèrent et se révoltèrent contre le prince légitime héritier de la couronne. Il fallait que Meréville eût alors une certaine importance, car Henri vint en personne faire le siège du château, s'en empara et bannit pour toujours du royaume le châtelain rebelle.

» Ce manoir, auquel le bourg doit son illustration actuelle, relevé de ses ruines, restauré par les divers propriétaires aux mains desquels il était passé, avait été choisi comme résidence par la famille La Tour du Pin, lorsqu'au milieu du siècle dernier, il fut acheté par M. de Laborde riche banquier de la Cour.

» C'était alors un donjon gothique, flanqué de quatre tourelles à chacun de ses angles, n'ayant, pour le signaler particulièrement à l'attention du voyageur, que sa situation dans la petite vallée de la Juine, à l'endroit où la rivière est dans toute sa beauté. Le nouvel acquéreur comprit, avec une rare intelligence, tout le parti qu'il y avait à tirer de l'emplacement.

» Il s'adressa au célèbre architecte Bellanger pour la restauration des bâtiments ; le plan du parc et des jardins fut dessiné par Joseph Vernet et Robert. Une véritable armée de travailleurs fut employée aux terrassements ; les dispositions du sol furent modifiées et appropriées aux projets des artistes, à ce point qu'une montagne considérable fut nivelée, pour raffermir et exhausser, avec ses déblais, les

parties basses et marécageuses du nouveau parc; le cours trop régulier de la rivière fut changé; on la dirigea, par des courbes gracieuses, tantôt sous l'arche immense d'un pont formé de roches, tantôt à travers l'obstacle artificiel d'une cascade pittoresque, au milieu des gazons dont elle entretient la fraîcheur et sous de gracieuses plantations dont elle reflète l'ombrage.

» Plus de 14 millions furent consacrés à ces immenses travaux d'embellissement; le parc a une étendue de 50 hectares; dans une des îles qu'y forme la Juine, non loin d'un moulin en forme de châlet suisse, on remarque une colonne en marbre bleu turquin, élevée à la mémoire des deux frères de Laborde qui, partis avec l'expédition de La Peyrouse, périrent sur les côtes de la Californie, victimes d'un acte de courage et de dévouement. On admire encore, parmi les merveilles du parc, plusieurs tours, un beau temple, des imitations de ruines gothiques, un sarcophage dédié au capitaine Cook et de vastes grottes sous lesquelles semblent se perdre mystérieusement les eaux de la rivière, enfin, au milieu de la forêt, une belle colonne, imitation de la colonne Trajane, au sommet de laquelle on monte par un escalier de 198 marches.

» Le château s'élève à mi-côte et domine tout le parc: les adjonctions faites aux constructions primitives sont en harmonie parfaite avec le caractère gothique de l'ancien manoir; elles consistent principalement dans deux ailes et une grande terrasse au-dessous de laquelle ont été construites d'immenses salles, qui servent de chapelle, d'office et de cuisine. La terre de Meréville a passé de la famille de Laborde aux mains du comte de Saint-Roman qui, lui aussi, ne néglige rien pour rehausser l'éclat et accroître les agréments de ce délicieux séjour. »

III

Et maintenant, que dire des toiles de Hubert-Robert; on les regarde, on se sent pénétré d'une séduction toute particulière, évocatrice de l'époque où elles furent exécutées; on entend chanter dans sa mémoire quelques couplets, lestement troussés, signés de Laborde, un poète dont le financier, marquis et philanthrope, aurait pu nous conter, mieux que personne, la biographie; et on admire.

Deux des toiles qui décoraient un petit salon sont des paysages imaginés, où le peintre, qui savait que rien n'était impossible aux désirs et aux volontés du Mécène, a groupé tous les éléments pittoresques rêvés : le petit temple grec, pour plaire aux fervents de l'archéologie, aux Caylus et aux Winkelmann, dont la renommée était grande alors; le petit pont rustique, jeté par-dessus les abîmes, où la mélancolie pastorale pouvait venir rêver; les cascades roulant des écumes tohu-bohuantes et diamantées et les rochers dressant vers le ciel leurs masses granitiques, comme des corps de géants subitement arrêtés dans leur conquête de l'infini. Pour ceux qui, en ces époques où tout semble apprêté et réglé par le protocole du sentiment et de l'artificiel, osaient regarder la nature, la simple nature, riche de sa beauté et de sa vérité, avec des regards attendris, ces deux toiles sont d'une verve débordante, d'une composition extrême d'habileté; la sève de l'artiste escamote les difficultés; rien d'apparence plus facile que cette fantaisie dont on devine la complexité.

Dans les quatre autre toiles, qui constituaient le décor du salon, la note est plus grave; une évocation d'architecture antique : des temples dont le temps a déchiré les nefs élancées; des colonnades qui dressent, avec une ma-

jesté sans égale, leurs arches où le vent souffle désormais ; des ruines qui sont encore des corps d'une inconcevable harmonie, malgré l'assaut parfois triomphant des années, et dont chaque pierre semble avoir gardé une parcelle de l'âme romaine, dont les archéologues s'efforçaient de retrouver et d'expliquer l'idéale et éternelle palpitation.

On se représente une causerie, aux environs de 1788, dans le salon où ces images superbes de l'âge antique versaient leur mélancolie sereine de choses qui ont assisté aux luttes vaillantes des races et dont les échos ont répété les chants de victoire et les cris de détresse, sans trembler sur leurs bases ; les heurts violents, les poussées brutales, les flots humains et les flots du ciel y ont ouvert des brèches, mais les édifices ne voient plus autour d'eux batailler les passions : ils ont conquis la paix qui vit à travers les siècles, et ils regardent.

Et voici que, de la toile où l'art les a glorifiées, ils assistent au spectacle de la vie qu'ils ne connaissent plus.

Dans un coin du salon, Hubert-Robert et Vernet causent de l'art, serviteur attentif de la Nature, « qu'il sied d'embellir » ; près d'une table, c'est un conseiller au Parlement qui joue aux échecs avec un encyclopédiste, et perd, en défendant son roi ; plus loin, près d'un groupe de femmes aux atours coquets, aux pudeurs gamines, à l'éventail palpitant devant le visage qui feint de rougir, c'est le marquis de Laborde, qui récite à mi-voix les derniers couplets de lui, qu'imprimeront les *Étrennes anacréontiques,* en rythmant du doigt ses petites strophes aux ailes d'amours polissons, sur le couvercle de sa tabatière d'or, dont Nattier a peint la miniature de son pinceau le plus caressant.

Et bien loin de Meréville, bien loin de ce nid radieux, où les mains blanches se cachent à demi sous des manchettes de dentelle ; où la philosophie qui émancipe les

cerveaux ne prive pas les yeux de gaîté, ni les lèvres de baisers, bien loin du château de rêve, à Paris, dans les faubourgs, c'est l'orage prochain qui gronde, c'est l'émeute qui s'essaie à secouer le joug des privilèges ; c'est la Révolution qui va éclater.

Et comme tant d'autres, le marquis de Laborde sera entraîné par le torrent égalitaire. Il fut, en effet, arrêté, et exécuté le 18 avril 1794.

Tous ces souvenirs s'éveillaient en moi, tandis que j'admirais cette décoration du salon de Meréville, et devant ces ruines qu'Hubert-Robert a peintes d'un pinceau magique, et où il a écrit des paroles d'amitié et de gratitude, j'entendais chanter à mon oreille les vers du poète :

Les dieux s'en sont allés : sous l'arche triomphale
Des temples, à la nef ouverte, le passé
Vers l'éternel oubli, déchu, s'est élancé.

Mais les ruines ont défié la rafale,
Et, fortes d'un destin qui ne sait pas finir,
Regardent dans le ciel avancer l'avenir !

L. Roger-Milès.

Hubert Robert



Procédé et Imp Georges Petit

L'Embarcadère

TABLEAUX ANCIENS

HUBERT-ROBERT

N° 1

L'Embarcadère.

Le bassin, dont le bord est garni de neuf degrés et dont les lignes se rencontrent à angle droit, est entouré de la colonnade double d'un édifice en ruines. De trois en trois travées s'ouvrent des voûtes en plein cintre, dont la clef est ornée d'une console renversée portant une cariatide à sa face antérieure. Au-dessus de l'entablement, dans les tympans, sont des bas-reliefs qui symbolisent des mythes et des fêtes antiques. A l'angle de l'édifice, sur un haut piédestal, un cheval à demi cabré, que conduit un homme, le torse nu, dresse sa silhouette de pierre sur le fond du ciel bleu où s'envolent de grands nuages roses. Plus loin que la colonnade, on aperçoit une nouvelle enceinte, formée de baies de plein cintre, réunies par deux colonnes d'ordre ionique réunies sous un entablement du même ordre. Au-dessus de ces baies, règne une galerie au balcon formé par des balustres de pierre, interrompus rythmiquement à la hauteur des colonnes par des socles portant des statues.

A l'angle du bassin, sur un socle, se dresse une statue de

femme vue presque de face. Sur le socle de la statue, on lit l'inscription suivante :

H. ROBERT
IN ÆDIBUS
MEREVILLÆ
PRO
D. DELABORDE
PINXIT
A. D. 1788

Au bas de cette statue, sur les degrés du bassin, sur les degrés des escaliers ouverts sous les grandes arcades de la colonnade, sur le balcon de la colonnade extérieure et même sur la galerie inférieure en ruines, des figures d'hommes et de femmes sont debout, assises, arrêtées ou marchant.

A l'angle du bassin, un bateau, dont une partie est abritée par un dais à rideaux rouges, est amarré, et plusieurs des personnages qui le montent s'apprêtent à descendre. Près de ce bateau, une barque est manœuvrée par un passeur.

Toile. Haut., 2 m. 65; larg., 2 m. 15.

Hubert Robert



Procédé et Imp Georges Petit

Le Vieux Temple

HUBERT-ROBERT

N° 2

Le Vieux Temple.

Le temple s'ouvre et cinq degrés de pierre y donnent accès. De chaque côté de la nef centrale, se dressent les hautes colonnes de marbre, entre lesquelles s'ouvrent les baies des nefs latérales surélevées de huit degrés. Les colonnes ont un chapiteau d'ordre dorique. De chaque côté, deux statues de bronze dominent un socle de fontaine, dont l'eau, versée par un mascaron, coule dans une vasque de marbre. Deux lions de bronze, également couchés, les pattes de devant allongées, gardent l'entrée de la nef centrale. Le sol, où poussent quelques herbes parasites, est jonché de débris tombés de la voûte, dont le temps a déchiré l'armature pour permettre à la grande lumière du ciel bleu de mettre une caresse chaude sur les marbres. Des figures d'hommes, de femmes, de chiens, occupent les degrés et les nefs, les balcons, le bord des fontaines et même la déchirure de la voûte.

Toile. Haut., 2 m. 65 ; larg., 2 m. 15.

HUBERT-ROBERT

N° 3

Les Fontaines.

Une construction de pierre, où s'évoque la grandeur de la Rome triomphale. A gauche, des colonnes d'ordre ionique, interrompues par des ressauts de murs où s'ouvrent des portes et où s'arrondissent les glorieux médaillons des bas-reliefs. Des voûtes, en pleine cintre, s'ouvrent au-devant des colonnades. Dans les tympans, des gloires ailées sont sculptées en bas-reliefs, et sur l'entablement on lit les lettres : *S. P. Q.* (*R* caché par une corniche). Dans la largeur de la construction, dominée par la première voûte, s'ouvre un escalier de pierre comptant dix-neuf degrés. De chaque côté, se dresse, sur un haut piédestal, un groupe formé d'une statue de cheval, une jambe de devant levée, et tenu en main par un homme nu à la draperie rejetée sur le dos. Au bas de chaque piédestal, deux masques de bronze versent dans une cuve de marbre une eau murmurante. Au premier plan, au milieu, deux chevaux de selle, l'un blanc, l'autre alezan brûlé, sont arrêtés et tenus en main par un écuyer. A gauche, un des cavaliers se repose, assis sur une pierre en ruines et vêtu d'une cape rouge. Il cause avec un homme appuyé contre la pierre, vêtu de blanc et drapé de bleu. Près de la fontaine de gauche, des ménagères viennent emplir leur cruche où revit la forme de l'amphore antique. D'autres figures s'aperçoivent en différentes parties de l'édifice, et, du haut des ruines, les graminées déposées par le vent se sont fécondées au grand soleil et tombent le long des pierres en lianes feuillues que le vent balance. Au premier plan, à gauche, quelques fragments des ruines.

Toile. Haut., 2 m. 65 ; larg., 2 m. 15.

Hubert Robert



Procédé et Imp. Georges Petit

Les Fontaines

Hubert Robert



Procédé et Imp. Georges Petit

L'Obélisque

HUBERT-ROBERT

N° 4

L'Obélisque.

Un escalier de pierre de vingt-neuf degrés mène au parvis d'un temple, dont l'énorme arcade s'ouvre sous le ciel bleu. De chaque côté de l'escalier, sur des socles, deux lions de bronze sont couchés. Aux arêtes des murs, des colonnes d'ordre corinthien sont engagées. Sur leurs cannelures de pierre, le temps a promené ses morsures. Entre les colonnes, des niches sont réservées, où se dressent des statues de marbre, et au-dessus des socles on a creusé des parallélogrammes pour des animaux symboliques, figurés en bas-reliefs. A droite, dans le milieu de l'édifice, se dresse un obélisque, et le soleil qui met sa caresse sur le granit rosé semble, comme une ironie, déchiffrer le mystère des hiéroglyphes qui s'alignent sur ses faces.

Plusieurs groupes de figures, hommes, femmes et enfants apparaissent, soit en bas de l'escalier, soit sur les marches, soit sur le porche. A gauche, un vieux mendiant même semble promener au milieu de ces ruines le symbole de la misère, éternelle comme la vie.

Signé à droite, en bas : *Robert, 1787.*

Toile. Haut., 2 m. 65; larg., 2 m. 15.

HUBERT-ROBERT

N° 5

La Cascade.

Au fond, entre les roches, plus loin qu'une hauteur où une paysanne fait paître ses bêtes, vaches, veaux et chèvres, la cascade rebondit sur des roches, faisant écumer son flot transparent sous la lumière qui tombe d'un ciel d'été. Sur un sommet qui domine cette cascade, s'élève un petit temple circulaire aux colonnes d'ordre corinthien, dont l'architecture, en ruines, émerge des frondaisons d'un bois qui règne alentour. A droite, le long des roches escarpées, des paysans suivent un chemin étroit. L'un d'eux, vêtu d'une cape bleue, conduit un cheval blanc portant un attirail de voyage. A droite, à la déchirure d'une roche, on aperçoit un autre paysan, qui s'efforce vainement de tirer à lui un quadrupède rétif. Enfin, réunissant les roches qui dominent ce paysage, un petit pont rustique, le pont du Diable, sert d'observatoire à un paysan qui s'accoude contre le gardefou.

Toile. Haut., 2 m. 50; larg., 2 m. 15.

Hubert Robert



Procédé et Imp Georges Petit

La Cascade

Hubert Robert



Procédé et Imp Georges Petit

Le Rocher

HUBERT-ROBERT

N° 6

Le Rocher.

Au bas, à gauche, au bord d'un lac qu'alimente une cascade tumultueuse, on a élevé un castel de briques, dont la silhouette se dessine sur un rideau de feuilles vertes. Au milieu, un homme invite son chien à se jeter à l'eau, mais le chien se contente d'aboyer.

Sur le lac, trois pêcheurs montent une barque. A droite, débouchant d'un chemin qui règne sous une colline, on aperçoit un homme monté sur un cheval blanc, une ménagère portant un panier sur sa tête et trois autres hommes marchant à pied. Au haut de cette colline s'élève un petit château à l'italienne, fenêtres à colonnes et terrasse. Enfin, au milieu, sur l'écran du ciel bleu, où le soleil envole de grandes nuées claires, un rocher dresse gigantesque sa masse granitique. Ses déchirures brutales parlent de lointains combats aux heures préhistoriques des Titans. Et, pour qui sait regarder, il y a des yeux profonds et vivants ouverts dans cette matière morte; il y a de la passion et de la haine dans ces corps inertes!

Signé à droite, en bas, sur la croupe du cheval : *H. R.*

Toile. Haut., 2 m. 50; larg., 2 m. 15.